

Nicolas Giraud

Fantômes dans la machine (l'hypothèse de l'anabase)

Sur le programme algorithmique

Un spectre hante le monde¹

L'année 2025 a été hantée par le spectre de l'« Intelligence Artificielle ». Cette hantise a produit des manifestations étranges, des voix désincarnées et des hallucinations, mais aussi des phénomènes de stupeurs et de possessions. Il est probable que ces manifestations sont l'annonce de changements plus profonds encore à venir. Comme Flusser le suggère en 1991 dans un texte sur la vidéo : « La fascination qui émane des instruments récents est double. D'abord parce que le propos qui les informe n'est pas encore épuisé. Nous ignorons encore toutes les virtualités immanentes des satellites artificiels, des rayons "laser" et des ordinateurs. Ils sont "dangereux" »²

De la même manière, l'« Intelligence Artificielle » est encore principalement une virtualité, et elle apparaît, elle-aussi, à la fois fascinante et dangereuse. Mais faut-il la penser comme un outil ? Ou comme quelque chose de virtuel par nature, une matrice capable de générer de nouveaux outils et de transformer des outils plus anciens ? Les applications actuelles de l'informatique et de l'algorithmique, que ce soient les générateurs d'images ou les robots conversationnels, ont produit un basculement dans notre relation aux machines. Ce changement s'accompagne d'une forte anxiété en ce qu'il affecte notre rapport au monde à l'ère de la post-vérité. Nourrie par un ethos cybernétique, cette bascule reflète également les investissements colossaux déversés tactiquement dans la recherche et les infrastructures, avec l'espoir d'un bénéfice rapide. Pour l'heure, malgré le soutien des gouvernements et de la médiarchie, il n'y a pas encore de « révolution IA » ni de modèle économique viable, seulement des signes ; une réorganisation profonde de notre accès à l'information, d'étranges images générées à la demande, des voitures sans conducteurs ou des voix artificielles qui vous appellent sur votre téléphone.

Le paradoxe de cette chose à la fois omniprésente et à peine visible nous oblige à reconsidérer deux concepts développés par Vilém Flusser ; celui de l'apparatus et celui du programme. Il s'agit d'employer ces deux concepts pour envisager l'algorithmique dans sa capacité à générer des outils (apparatus), mais aussi à produire un cadre idéologique (programme). À partir de cette double

¹ Les versions française et anglaise de ce texte ont été écrites en parallèle, des différences mineures peuvent exister entre les deux versions.

² Vilém Flusser, « Le geste avec vidéo », *Les gestes*, Al Dante /AKA, 2014, p. 198 (tapuscrit original de 1976)

fonction, nous pouvons poser l'hypothèse que la promesse technologique ou l'idée de machines sentientes relèvent de la foi. Flusser avait souligné cette similarité de structure : « On n'a pas un programme, on est programmé. On n'a pas une foi, on est dans une foi. » et dans le même texte : « L'hypothèse de l'infrastructure mathématico-logique de la nature est un article de la foi, comparable à la foi coranique.³ »

Les nouvelles technologies sont souvent vues et vendues en fonction de ce qu'elles promettent plutôt que de ce qu'elles peuvent réellement faire. Comme pour le « Cloud », le terme « Intelligence Artificielle » est un leurre. Il humanise une opération informatique, tout en faussant le débat public à propos de ce qu'elle est. La confusion entre les opérations algorithmiques et les actions humaines est favorisée par nos environnements fortement médiatisés et encouragée par la plupart des acteurs de la guerre algorithmique. C'est le cas, par exemple, des entreprises qui humanisent les interfaces conversationnelles. Pour le chercheur Ben Shneiderman, professeur émérite de science informatique à l'Université du Maryland, ce choix est une tromperie : « Shneiderman et un ensemble d'autres experts dans le domaine de l'interaction homme-machine s'opposent à cette approche. Pour eux, en faisant se comporter ces systèmes comme des entités humaines, plutôt que comme des outils dépourvus de vie intérieure, on crée une dissonance cognitive chez les utilisateurs devenus incapable de savoir avec quoi ils interagissent et quelle confiance ils doivent accorder à cette interaction. Les robots conversationnels des IA génératives sont une technologie probabiliste qui peut faire des erreurs, halluciner de fausses informations et dire aux utilisateurs ce qu'ils veulent entendre. Mais les recherches montrent que lorsqu'elle se présente sous une forme humaine, les utilisateurs attribuent une plus grande crédibilité à l'information fournie.⁴ »

Ce qu'il faut relever est que les utilisateurs de ces robots réclament cette illusion. Un autre article du *New York Times* relève que des *chatbots* moins émotifs laissent les utilisateurs indifférents. Ce qui nous demande d'inscrire la relation avec la technologie dans un cadre affectif où la difficulté croissante à établir des contacts humains est amplifiée par la facilité et le confort de leur simulation comme service. Le journal cite : « Gerda Hincate, 39 ans et employée d'une agence de recouvrement dans le sud de l'Espagne et qui compare GPT-4o à un ami imaginaire. “ Je n'ai pas de problème dans la vie, mais malgré tout, c'est agréable d'avoir *quelqu'un de disponible* ”, dit-elle. “ Ce n'est pas un être humain, mais la connexion est réel, c'est donc OK, tant que l'on sait ce qu'il en est. ”⁵ ». Une telle posture peut être rapportée à la description par Tiqqun de la « Jeune-Fille » : « La Jeune-Fille apparaît comme le produit et le débouché principal de la formidable crise d'excédent de la

³ Vilém Flusser, « Deux Lectures du Monde », revue *Multitudes* 74, printemps 2019.

⁴ “The personification of A.I.” *New York Times*, Tuesday, December 30th, 2025. Notre traduction.

⁵ “A less emotive chatbot leaves users cold”, *New York Times*, Monday, September 1, 2025. C'est nous qui soulignons l'expression “quelqu'un de disponible”, symptôme d'une emprise de la société de service et résultat d'une opération médiatique qui simultanément nous relie à l'appareil et nous isole de tout le reste.

modernité capitaliste. Elle est la preuve et le support de la poursuite illimitée du processus de valorisation quand le processus d'accumulation lui-même s'avère limité (par l'exigüité de la planète, la catastrophe écologique ou l'implosion du social). »⁶

L'« IA » est ainsi un phénomène à deux visages ; une production scientifique et technologique vendue comme un acte de foi et une révolution. Elle est le remède miracle des temps nouveaux. Elle est présentée comme une solution révolutionnaire dans tous les domaines, de l'art à la démocratie, en passant par le changement climatique. À ce jour pourtant, les outils algorithmiques détruisent les conditions de travail des artistes, permettent à des mouvements fascistes d'accéder au pouvoir et consomment de manière exponentielle de vastes quantités d'énergie et de ressources, principalement au service de très grandes entreprises. Cette duplicité n'est pas accidentelle, elle est la conséquence directe du double visage des technologies algorithmiques, qui se présentent comme des objets religieux et opèrent comme une accumulation d'applications vénales au service d'intérêts commerciaux.

En tant que dispositif autonome de programmation, l'« Intelligence Artificielle » modifie en profondeur la capacité des systèmes informatiques. En théorie et dans certains cas, ces systèmes, connectés à de vastes ensembles de données et mis en interaction avec une société numérisée, pourraient être en mesure de « manager » des situations complexes, du diagnostic médical à l'appareil judiciaire ou encore d'assurer une homéostasie entre l'environnement et les activités humaines. Hélas, la révolution techno-industrielle a nourri exactement le même fantasme d'ingénierie sociale et d'harmonie paisible, pour être finalement responsable de l'effondrement environnemental, de la menace nucléaire et de la domination d'empires coloniaux. Il serait naïf d'imaginer un scénario différent avec l'« IA », alors que celle-ci s'inscrit précisément dans cette même généalogie. En 2023, une lettre publiée par The Future of Life Institute a demandé un moratoire sur l'entraînement des IA. Cette lettre polémique a été contestée pour sa vision à la fois utopiste et apocalyptique. Un groupe de scientifiques a relevé que brandir la menace existentielle d'un programme conscient et malveillant masquait le mal « réel et actuel, dont sont responsables les personnes et les entreprises qui déploient ces systèmes automatisés⁷ ». À ce jour, la population accède à l'« IA » depuis des applications, dont la majorité est développée pour des intérêts privés ou des gouvernements, par un cercle réduit d'entreprises, dont certaines sont aujourd'hui les entités les plus puissantes de l'histoire humaine. L'« IA » est biaisée par ses applications, sans même compter que la plupart d'entre elles sont aujourd'hui développées à des fins militaires.

⁶ Tiqqun, *Premiers matériaux pour une théorie de la Jeune-Fille*, mille et une nuits, 2001.

⁷ “Statement from the listed authors of Stochastic Parrots on the “AI pause” letter”, Timnit Gebru (DAIR), Emily M. Bender (University of Washington), Angelina McMillan-Major (University of Washington), Margaret Mitchell (Hugging Face), March 31, 2023. Notre traduction.

Dans notre discussion sur l'« Intelligence Artificielle » nous évoluons dans un ensemble de nuances entre trois objets au moins :

- L'IA comme chemin vers la singularité, c'est-à-dire l'avènement d'une machine consciente (ce qui implique la possibilité assez aléatoire d'une gouvernance non-humaine).
- L'IA comme une boîte noire algorithmique, dont l'humain n'a qu'un contrôle superficiel (ce qui implique une difficulté à mesurer les coûts et gains).
- L'IA comme un complexe de machines, de logiciels, de ressources et d'intérêts (ce qui nécessite une prise en compte de l'organisation de ces éléments comme culture et idéologie).

Si l'on veut considérer la tension entre ces trois objets, il faut revenir à la tension chez Flusser entre programme et apparatus. Dans un environnement technique, notre relation au programme est médiée par un apparatus. Dans l'exemple de la photographie, le jeu avec l'apparatus est un moyen de subvertir le programme de la photographie ; néanmoins le jeu s'avère délicat et souvent impossible : « Bien sûr les petits appareils peuvent être programmés par l'utilisateur lui-même. Dans ce cas, l'homme s'émancipe de la programmation centrale, et il peut décider lui-même. Mais une telle programmation exige des connaissances préalables et du temps. Il s'avère que dans la grande majorité des cas, ces connaissances sont trop spécialisées pour être acquises, et surtout, que le temps nécessaire dépasse la durée de la vie humaine. »⁸

Il serait possible d'appréhender l'« Intelligence Artificielle » par ses applications ; puisque c'est à travers ses apparatus que nous pouvons interagir avec elle. Mais la situation est celle du conte soufi de l'éléphant dans le noir ; où différentes personnes essaient de comprendre ce qu'est un éléphant à partir seulement d'une patte, d'une trompe ou d'une queue. Si on l'envisage au contraire comme programme, il faut envisager alors la question de l'échelle et des interactions, car les programmes ne sont jamais indépendants mais liés les uns aux autres, par exemple dans le cas de la photographie : « Ainsi, l'appareil photo comporte deux programmes intimement liés : l'un amène l'appareil à confectionner automatiquement des images, l'autre permet au photographe de jouer. Et derrière eux se trouvent encore d'autres programmes : celui de l'industrie photographique qui a programmé l'appareil photo ; celui du parc industriel qui a programmé l'industrie photographique ; celui de l'appareil socio-économique qui a programmé le parc industriel, et ainsi de suite. »⁹

⁸ Vilém Flusser, « L'art et l'ordinateur », 1984, in revue *Multitudes* 74, printemps 2019.

⁹ Vilém Flusser, *Pour une philosophie de la photographie*, Circé, Beauval, 1996, traduction Jean Mouchard, p. 31.

La question de l'échelle est de première importance, c'est elle qui permet d'appréhender les programmes et leurs appareils. Pour cela, notre définition de l'« Intelligence Artificielle » sera celle d'un vaste complexe de programmes combinant science, géopolitique, hardware, software, croyance et capital. Cela dans la mesure où les deux autres aspects dépendent de celui-ci et sont par ailleurs situés au-delà de toute possibilité d'un agir individuel ou collectif. Dans cette perspective le terme d'« Intelligence Artificielle » nous paraît trompeur et l'on préférera celui de « programme algorithmique », où le terme programme est à la fois terme technique et allusion directe au concept de Flusser.

Total Recall

Les algorithmes opèrent sur un plan où l'activité humaine a été numérisée, de manière à être processée, traduite et échangée. Dans la mesure où un grand nombre d'activités sociales sont désormais gérées grâce au numérique, le programme algorithmique va contrôler et affecter ces activités. L'individu sera alors tenté de s'adapter à cette structure de contrôle : « Deux tendances sont en train de converger. L'une tend vers la simulation artificielle du comportement vivant dans des objets inanimés. L'autre vers une simulation de cette simulation dans les hommes pour que ce comportement devienne programmable. [...] Et l'engrenage entre le vivant et l'artificiel est tel qu'on peut autant dire que l'homme fonctionne en fonction des appareils que dire que les appareils fonctionnent en fonction de l'homme. »¹⁰

Le programme algorithmique peut être envisagé comme le logiciel du programme cybernétique. Il est l'intégration de la plupart des programmes technologiques de la société industrielle. La cybernétique a fasciné les sociétés d'après-guerre, des politiciens jusqu'aux hippies, des scientifiques jusqu'aux artistes. Puis elle a semblé disparaître du débat public à la fin des années soixante-dix. Cette occultation ne signifie pas l'échec de la cybernétique, mais plus probablement l'effondrement du débat public, sous les coups même de la logique cybernétique. L'essor de la médiarchie, le développement exponentiel de l'informatique et l'intermédiation du réseau internet font partie des signes de la victoire cybernétique. La situation est décrite par Flusser dans une conférence de 1984 : « Nous voilà menacés par un totalitarisme nouveau et "doux" dans lequel toutes nos expériences, connaissances, valeurs et actions seront programmées centralement. Notre liberté sera limitée à des variations permises par les programmes. Toutes les méthodes traditionnelles pour préserver et élargir la liberté (les élections politiques, les grèves, les révolutions) deviendront perverses. Elles contribueront à une programmation toujours plus efficace de nos vies. Car tout comportement opposé

¹⁰ Vilém Flusser, « Le vivant et l'artificiel », 1984, in revue *Multitudes* 74, printemps 2019.

aux programmes, sert de feedback. Tous ces comportements ne sont que des données nouvelles à incorporer aux programmes. »¹¹

Dans une société cybernétique il n'y a pas de débat sur le sens puisqu'il n'y a qu'une circulation d'information, et Deleuze nous le rappelle, les informations sont avant tout des mots d'ordre. Dans ce contexte l'« Intelligence Artificielle » permet l'organisation et le contrôle de la structure sociale cybernétisée, dans laquelle la plupart des relations et des affects humains ont été modélisés et réduit à des données. Tout ce qui ne peut être quantifié ou calculé ne peut être pris en compte. Mais cette part incalculable n'est pas si vaste, car le processus de conversion est ambitieux et la mobilisation biotechnologique de la génétique ou de la neurologie permet de coloniser les affects et les sentiments aussi efficacement que les territoires. Pour le dire autrement, il est nécessaire de rendre l'humain probable pour donner toute sa mesure au programme algorithmique. Dans ce cadre, idéologie cybernétique et infrastructure digitale, cimentés par la gestion algorithmique de la plupart des activités humaines, assurent une convergence des media au sein d'une infrastructure de gouvernance du meilleur des mondes probables.

Les habitants d'une telle société cybernétique sont dupliqués. Leurs existences en ligne et leur déplacement dans les « smart cities » produisent des données qui génèrent, en retour, des modèles de ces habitants, des doubles statistiques qui sont les véritables habitants de cette société, puisque leurs actions et leurs mouvements suivent un modèle prévisible, permettant le fonctionnement sans heurt d'une boucle de feedback. C'est ce que suggère déjà Flusser quand il écrit : « l'engrenage entre le vivant et l'artificiel est tel qu'on peut autant dire que l'homme fonctionne en fonction des appareils que dire que les appareils fonctionnent en fonction de l'homme.¹² » Ou pour le décrire autrement : « La Jeune-Fille n'existe qu'à proportion du désir que l'ON a d'elle, et ne se connaît que par ce que l'ON dit d'elle. »¹³

Opérés par les algorithmes, les images n'ont plus besoin de peintres ou de photographes. Avec l'avènement du numérique, toute image fait désormais partie d'un même ensemble. Cela est vrai pour les images générées à partir d'un espace latent, cela est vrai pour les images numériques mais il faut considérer que la technologie opère aussi à rebours. Les photographies argentiques, tout comme les peintures du moyen-âge sont aussi potentiellement ou concrètement intégrées à cet océan de données. L'apparition du numérique au tournant du 21^e siècle a mis à l'écart le photographe professionnel. Les événements du 11 septembre, documentés par quiconque à Manhattan se trouvait muni d'un appareil ou d'une caméra, ont été un point de non-retour. Depuis, avec la montée des réseaux sociaux et la généralisation des smartphones, la plupart des images diffusées

¹¹ Vilém Flusser, « L'art et l'ordinateur », 1984, in revue *Multitudes* 74, printemps 2019.

¹² Vilém Flusser, *Le vivant et l'artificiel*, 1984. <https://flusserfrance.eur-artec.com/1984-85-le-vivant-et-lartificiel/>

¹³ Tiqqun, *op. cit.*

documentant des événements marquants ont été réalisées par des passants. Chacun étant équipé par défaut d'un appareil de prise de vue et d'un accès à des moyens de diffusion, la question n'est plus celle de l'expertise du photographe, mais de la proximité d'un appareil par rapport au point d'impact.

En 2026 les photographes professionnels sont dans la situation des peintres dans la seconde moitié du 19e siècle. Leurs compétences commerciales et techniques sont dépassées par des outils plus rapides et moins chers. À plus grande échelle, les médecins, les avocats, les comptables ou les programmeurs sont face à la même problématique que les travailleurs manuels au moment de la révolution industrielle. Comme nous le rappelle Bernard Stiegler, les prolétaires ne sont pas des travailleurs pauvres, mais des travailleurs qui ont été dépossédés de leurs compétences. Et cela comme résultat de l'introduction dans les usines et manufactures du chronomètre et de l'appareil de prise de vues¹⁴. Le scénario du programme algorithmique est déjà écrit, c'est un remake fidèle de celui du fordisme ; observation et analyse technique du travail qualifié, élaboration de machines, redistribution de tâches simplifiées à des travailleurs non-qualifiés, jusqu'à ce que l'automatisation s'avère plus économique. En mars 2023, la marque Levi's s'est adressée à un studio de modèle numérique pour produire des mannequins numériques. Sur son site, l'entreprise écrit : « Grâce à ces avatars aux corps inclusifs l'entreprise souhaite créer une expérience d'achat plus inclusive, personnelle et durable pour les marques, les détaillants et les clients.¹⁵ » L'inclusivité ne se réalise plus par une prise en compte sociale et politique des corps humains, mais beaucoup plus simplement par l'évacuation technologique de toute chair pour la remplacer par sa simulation. La « révolution » algorithmique est par bien des aspects le prolongement logique de la « révolution » industrielle ; une utilisation abusive des ressources collectives afin d'assurer profits et domination aux propriétaires des moyens de production.

Reconsidérer la photographie

Il y a quarante ans, Flusser considérait que le « vrai photographe » était celui qui pouvait jouer contre les appareils (à la différence du simple opérateur qui était là pour obéir au programme de l'appareil). Dans les décennies qui ont suivi, la reconnaissance de la photographie comme art par l'institution, le marché et le public a validé son hypothèse. Mais elle a aussi isolé le photographe dans une position symbolique et honorifique. Une fois le photographe mis de côté, le programme

¹⁴ Voir Marta Braun, "Marey and the Organization of Work", *Picturing Time: The work of Étienne Jules-Marey, 1830-1904*, The University of Chicago Press, 1992 et E.P. Thompson, "Time, Work-discipline, and Industrial Capitalism", *Past and Present* n°38, 1960.

¹⁵ « With these body-inclusive avatars, the company aims to create a more inclusive, personal and sustainable shopping experience for fashion brands, retailers and customers. »

photographique a pu tourner sans bug, en synchronie avec les autres programmes, jusqu'à intégrer les photographies dans le vaste domaine des données. Poussé jusqu'à son terme, le programme photographique s'est dissous dans le programme algorithmique et l'exploitation de ses données.¹⁶

Les images actuelles, telles celles suggérées par l'algorithme d'Instagram, ne sont plus faites pour le regard humain. Elles sont fabriquées pour nourrir nos doubles statistiques. La différence entre qui nous sommes et ces entités statistiques et prévisibles doit être corrigée en ajustant progressivement notre comportement sur les stimuli algorithmiques. Toute interaction avec le programme algorithmique est un entraînement, qui vise à réduire la douloureuse différence qui existe encore entre nous et cette entité prévisible à laquelle s'adresse l'algorithme. Il y a bien sûr la possibilité d'une interpolation invisible, un script qui favoriserait parmi les versions probables de nous-mêmes, celle qui achètera tel soda ou soutiendra tel leader.

Ce processus s'applique dans tous les domaines où la numérisation autorise ce réglage : la musique, le langage, la génétique, l'argent... Tout est désormais équivalent et traduisible d'un domaine à un autre, tout n'étant après tout qu'un même flux de données. À partir de là, tout est virtuellement convertible et calculable, c'est-à-dire prévisible. Lorsque tout est mis en ordre, il n'y a plus rien à voir, et commence alors le règne de la visibilité. Tout, y compris nous-même, se trouve réduit à une image exposée et calculable, qui n'a de sens que comme monnaie. Chez Flusser, la cybernétique est la conclusion logique du programme occidental. Le développement des sciences conduit à un point où elles n'ont plus besoin de l'histoire ou de la politique. La cybernétique et le programme algorithmique marquent une bascule d'une structure métaphysique à une autre : « Les mass-media sont post-historiques. Ce sont des boîtes noires dont l'« input » est l'histoire et l'« output » la post-histoire. Elles transcendent l'histoire en post-histoire, les « événements » en « programmes ». En un mot elles informent la société en la programmant ». ¹⁷

Cette bascule nous met face à un *double-bind*. Il est impossible de revenir au temps historique, sinon peut-être sous la forme factice du nationalisme ou de l'idéologie religieuse, comme on le constate un peu partout. Mais il est également impossible de s'aligner sur le temps cybernétique qui nie le sujet humain : « Or, la rencontre entre sujets fait naître un type de connaissance qui n'est pas scientifique, et qui exige donc une autre théorie de la connaissance. Ainsi la science moderne est incompétente pour ce type de connaissance. Pour la rendre compétente, il faudrait re-structurer

¹⁶ On peut prendre l'exemple du jeu Pokémon Go, lancé en 2016, salué pour avoir fait sortir les joueurs de jeux vidéos dans le monde réel, pour avoir encouragé les interactions humaines et qui a permis à ses développeurs de récolter plus de trente milliards d'images, utilisées ensuite pour produire une carte à échelle 1, actuellement louée à une société de livraisons robotisées.

¹⁷ Vilém Flusser, *Post-histoire*, T&P Work UNit, 2019, p. 83.

la science. C'est le contraire qui a lieu. On restructure la connaissance pour rendre la science compétente pour de telles rencontres, en transformant le sujet en objet. »¹⁸

Dans cette situation, on ne peut ni accepter le rationalisme de la société des appareils, ni s'échapper dans un romantisme irrationnel. La montée récente du techno-fascisme ou les succès tactiques des droites extrêmes sur les réseaux sociaux suggèrent d'ailleurs que ces deux options ne sont pas exclusives l'une de l'autre.

Que faire dans cette situation profondément asymétrique ? Appeler à la modération, à la législation ou à la coopération internationale revient, depuis là où nous sommes, à tomber en prière. À la lumière des écrits de Flusser, on suggère souvent la possibilité du jeu avec les appareils, dont nous avons déjà discuté. La solution est à petite échelle. Elle illustre la proposition de Curzio Malaparte qui écrit : « Ce n'est pas vrai, comme se plaignait Jonathan Swift, que la défense de la liberté ne rapporte pas. Elle rapporte : ne fut-ce que la conscience de son propre esclavage, à laquelle l'homme libre se reconnaît des autres. Car le "propre de l'homme libre ce n'est pas de vivre libre en liberté, mais de vivre libre dans une prison. »¹⁹

Le jeu avec les appareils peut être développé comme pensée, avec l'idée d'une adaptation à l'environnement cybernétique, par le développement d'une techno-imagination : « Nous sommes, par rapport aux techno-images, dans la situation des illettrés par rapport aux textes. Comme les enfants d'Israël adoraient les tables de la loi au lieu de les lire, nous adorons la télévision au lieu de la déchiffrer. Nous manquons de techno-imagination. Les techno-images nous programment. »²⁰

Cette idée d'une métaphysique technologique apparaît à divers endroits chez Flusser, mais elle n'apparaît certes pas comme une priorité de la société cybernétique : « Bien sûr, une telle société post-industrielle n'est pas encore arrivée à son stade de réalisation parfaite. Mais nous avons déjà ses modèles : Eichmann comme modèle du fonctionnaire, Kissinger comme modèle du programmeur, Auschwitz comme modèle de la société entière. » Cette société post-industrielle n'a pas encore élaboré son Aristote ou son Kant.²¹

Il y a une contradiction récurrente dans les écrits de Flusser sur la relation entre art et technologie. Dans des textes comme « L'art et l'ordinateur », il va peindre de manière détaillée l'étendue de la catastrophe politique causée par le déploiement idéologique des technologies, pour finir par évoquer brièvement et en hâte les excitantes promesses d'un art informatique. Ce déséquilibre trop frappant pour être ignoré, nous semble être l'aveu et la reconnaissance implicite de l'asymétrie structurelle du champ de bataille. Il faudrait sur ce terrain revenir sur les œuvres de Nam

¹⁸ Vilém Flusser, *Post-histoire*, T&P Work UNit, 2019, p.75.

¹⁹ Curzio Malaparte, *Technique du coup d'État*, 1931 Grasset, 1966 pour la traduction française.

²⁰ Vilém Flusser, *Post-histoire*, T&P Work UNit, 2019, p.106.

²¹ Vilém Flusser, *Post-histoire*, T&P Work UNit, 2019, p. 62.

June Paik, le premier et l'un des plus convaincants parmi les artistes à avoir utilisé la télévision et les flux vidéo. Son travail avec la technologie produit des points de singularité au sein de l'appareil technologique ; *Zen for film*, *Zen for TV* ou *TV Buddha* sont des œuvres spirituelles, mais dans lesquelles c'est le dispositif qui accède au satori, et pas le spectateur. L'art numérique, comme l'art politique, se retrouve confiné dans les limites étroites du champ de l'art et de la culture, lesquels sont devenus les terrains de jeux inoffensifs où s'épanchent désormais les consciences et les gestes politiques contestataires. La bataille peut être menée depuis le terrain de la philosophie, mais seulement comme un geste désespéré, comme l'esquisse Deleuze : « Les religions, les États, le capitalisme, la science, le droit, l'opinion, la télévision sont des puissances, mais pas la Philosophie. [...] N'étant pas une puissance, la philosophie ne peut pas engager de bataille avec les puissances, elle mène en revanche une guerre sans bataille, une guérilla contre elles. Et elle ne peut pas parler avec elles, elle n'a rien à leur dire, rien à communiquer, et mène seulement des pourparlers. Comme les puissances ne se contentent pas d'être extérieures mais passent en chacun de nous, c'est chacun de nous qui se trouve sans cesse en pourparlers et en guérilla avec lui-même, grâce à la philosophie. »²²

Anabase

Si l'on considère que le programme algorithmique produit une société simulée, ce que Baudrillard désigne sous le nom d'hyper-réalité, la pensée philosophique comme l'art ou l'action politique ont besoin d'y trouver un plan d'existence, une base arrière sur un champ de bataille sans front ni arrière. C'est là que Flusser ouvre une dernière hypothèse pour la période dans laquelle nous sommes engagés, suspendue entre histoire et programme : « Impossible de nous rattacher ni au nouveau ni au vieux. Les deux nous donnent la nausée. Ce que nous pouvons faire malgré tout, c'est revenir de l'agonie qui se mène en nous. Obtenir de nous de faire un pas en arrière, et retourner pas à pas, empreinte par empreinte, signe par signe, jusqu'au présage de notre agonie. [...] L'affaire n'est pas facile : un tel retrait ne se fait pas sans repentir. Revenir au pays impose son prix. La tour d'ivoire est une résidence secondaire qui revient cher à bâtir et à conserver. Sans compter qu'elle est appelée à s'écrouler en même temps que tous les autres édifices glorieux et tous les autres abris illusoire. Pourtant la retraite s'inscrit dans une stratégie raisonnable. Nous disposons d'un modèle de retraite : celui des abbayes et des couvents. Plus d'une fois, le nouveau qui a surgi de la fin de

²² Gilles Deleuze, *Negotiations*, 1995, opening remarks.

l'Antiquité les a dépouillés et défigurés. Les moines disparus, la culture n'en a pas moins été préservée. Le propos de la retraite n'est pas le bien-être du retraité : c'est impensable. Le propos de la retraite est que demeure la dignité humaine en tant que sujet. »²³

Pourquoi Flusser mobilise-t-il ce modèle archaïque du couvent et du monastère ? Pourquoi un penseur de l'*Heimatlosigkeit* et du déracinement comme condition créative en vient-il à considérer l'idée de la retraite ? Il faut sans doute le considérer à la lumière de l'asymétrie exponentielle entre ses ambitions humanistes et le poids et les effets de la technologie et de l'idéologie. Dans les années 1980 l'art et la culture peuvent paraître des refuges d'où fomenter une contre-insurrection ou simplement d'où *hacker* l'idéologie. Mais la fonction première de la technologie digitale a été l'unification totale de tous les aspects de l'organisation sociale derrière un unique programme de contrôle. Le geste de l'artiste ou de l'activiste y apparaît au mieux inutile, s'il ne fait pas simplement partie du programme. La retraite peut alors être pensée comme le seul mouvement possible, sous la forme d'un pas de côté. Si l'on considère qu'il n'y a plus d'espace extérieur, alors l'espace doit être pensé depuis l'intérieur. Avant de pouvoir réfléchir ou comploter, il faut creuser un espace pour cela. La retraite est un geste préliminaire, un seuil, et les couvents et abbayes les métaphores d'un espace où ce geste serait possible. Il faut admettre qu'il est impossible de ralentir ou de contrer les programmes. La retraite n'est alors pas un mouvement anti-technologique, elle est un mouvement vers tout ce que les programmes ignorent ou détruisent, un mouvement vers tout ce qui n'est ni mesurable, ni calculable. À petite et grande échelle, en suivant Flusser, il s'agit de prendre le parti de la pensée plutôt que de l'information, de la poésie plutôt que de la communication, du jeu plutôt que du programme.

Cette hypothèse de la retraite peut être envisagée selon plusieurs perspectives. Dans une perspective politique, elle est une solution à la mélancolie de la Gauche post-moderne, ce que Mark Fisher appelle la « nostalgie des futurs non-advenus. » Pour Fisher, la Gauche est hantée par les promesses non-réalisées des futurs récents. Depuis l'industrie jusqu'à internet, des réseaux sociaux à l'IA, les avancées techniques n'ont cessé de promettre de nouveaux modèles de société. A chaque fois, la promesse technologique masquait les intérêts qui structuraient le progrès technologique. Chaque avancée a été vendue comme un outil de progrès social, Wikipédia comme modèle de la connaissance libérée par internet, les printemps arabes comme modèle de l'émancipation permise par les réseaux sociaux. La technologie n'a de cesse de se présenter comme la solution aux faiblesses et insuffisances humaines²⁴. Malheureusement, l'utilité des nouveaux outils apparaît rapidement comme une exception fort opportune, plutôt que comme la marque d'un réel changement. L'espace

²³ Vilém Flusser, *Post-histoire*, T&P Work UNit, 2019, p. 179.

²⁴ Friedrich Kittler note que déjà les premières machines à écrire ont été développées et vendues comme aide et prothèse pour les aveugles et les malvoyants.

des programmes est une totalité trompeuse à laquelle on n'échappe pas et la retraite apparaît comme la seule chance de constituer une extériorité depuis l'intérieur du programme. Lors du dernier jour de séminaire de Fisher, un texte de Jean-François Lyotard est discuté avec ses étudiants²⁵. Vers la fin de la séance Fisher souligne que Lyotard ne décrit pas un projet politique mais semble plutôt formuler son rejet des projets de la Gauche, en ce qu'ils supposent une distinction morale entre la vie sous le capitalisme et la perspective d'un monde libéré encore à venir, prolongeant ainsi l'existence du capitalisme comme nécessaire objet de leurs positions critiques. À cet endroit de la discussion, deux étudiants évoquent la possibilité que le projet de Lyotard puisse être de reconnaître l'incapacité du texte à produire un effet politique et qu'il est donc nécessaire de le traiter en tant que tel pour rouvrir la possibilité d'une action à l'intérieur même de l'espace du capitalisme, à la condition express que celle-ci ne soit pas théorisée. À court de temps Fisher écarte cette hypothèse et ramène à la fois le texte de Lyotard et la proposition de ses étudiants dans la continuité d'une tradition d'interprétations marxistes. Il faudrait peut-être s'accorder le temps de reconsidérer la suggestion faite par l'étudiant #9 : « se débarrasser de l'extérieur et de l'intérieur, et de l'interprétation, ça voudrait dire commencer à dépasser le capitalisme ? Ce serait ça l'idée ? Non pas d'annoncer une pratique politique, ou une solution au problème, mais suggérer une manière de commencer à résoudre le problème ? »²⁶

Cette suggestion, de notre point de vue, justifie la proposition de retrait de Flusser, comme un renoncement au fantasme stérile de la Gauche, comme la reconnaissance que la culture politique est devenue sa propre simulation, ou comme l'énonce laconiquement Debord, que « le vrai est un moment du faux. »²⁷

On peut encore objecter que la vie monastique a été historiquement à l'avant-garde du capitalisme technique, pas seulement par son exploitation rationnelle des ressources naturelles, mais aussi par son organisation rationnelle du temps. Les monastères ont mesuré et organisé le temps. Les cloches ont transformé le temps subjectif en une règle sociale dans et hors des institutions religieuses. L'horlogisme, tel qu'il est étudié par Pierre Musso ou Giorgio Agamben, inscrit le temps administré dans le corps même du moine²⁸. Il est la préfiguration de l'organisation scientifique du travail. Les monastères ont été les prototypes des manufactures, des usines et des entreprises. Rabelais pense cette question dès 1534 lorsque son géant Gargantua fait construire l'Abbaye de Thélème, il établit lui aussi un ensemble de règles, notamment concernant la mesure et la division du temps monastique. Il écrit : « Et parce ès religions de ce monde tout compasse, limite et règle

²⁵ Mark Fisher, *Désirs postcapitalistes*, Audimat, 2022.

²⁶ *Ibid*

²⁷ Thèse n° 9 de Guy Debord, *La Société du Spectacle*, Gallimard, 1992 [1967].

²⁸ Voir Pierre Musso, *La Religion Industrielle, monastère, manufacture, usine, une généalogie de l'entreprise*, Fayard, 2017 et Giorgio Agamben, *De la très haute pauvreté, règles et formes de vie*, Payot, 2013.

par heures, fut décrété que là ne serait horloge ni cadran aucun. Mais selon les occasions et opportunités seraient toutes les œuvres dispensées ; car (disait Gargantua) la plus vraie perte de temps qu'il sût était de compter les heures. Quel bien en vient-il ? Et la plus grande rêverie du monde était de gouverner au son d'une cloche, et non au dicté de bon sens et entendement. «²⁹

On pourrait objecter que la retraite monastique est déjà très ancrée dans l'ethos de la Silicon Valley. Au moment où il fonde Apple, Steve Jobs passe du temps en Inde, dans l'ashram de Neem Karoli Baba. Plusieurs décennies après, c'est Mark Zuckerberg qui réalise le même pèlerinage. La retraite spirituelle est inscrite dans la philosophie hippie, qui fournit le code source de la pensée libertarienne de la Silicon Valley. Il s'agit d'un mécanisme de délocalisation et de commodification de la spiritualité, afin qu'elle puisse être intégrée dans l'infrastructure du cyber-capital. La retraite hippie, qui se poursuit aujourd'hui sous diverses formes touristiques en Inde, à Bali ou au Mexique, a pour vocation de compléter l'idéologie entrepreneuriale. Elle permet d'y ajouter du « sens », de la « sérénité » et donc de maximiser son efficacité et ses profits. Chez Flusser la retraite n'est pas un luxe, elle ne vise pas une spiritualité hors du monde, mais une rupture et une prise de position dans le monde. Il s'agit d'y poser les règles d'une existence irréconciliable avec les idéologies du fascisme et des programmes.

Le contre-modèle de Rabelais est un bon moyen d'envisager la retraite au-delà de ses formes du moyen-âge et du *New Age*. La retraite telle que l'évoque Flusser ne consiste pas tant à se retirer de la société cybernétique que de la traverser, « de faire un pas en arrière, et retourner pas à pas, empreinte par empreinte, signe par signe, jusqu'au présage de notre agonie. » Une telle retraite peut être pensée sur le modèle de l'Anabase de Xénophon, une progression qui est à la fois en arrière et en avant, une campagne menée avec des fragments et des débris, hybridée avec l'environnement qu'elle traverse, avec comme seule différence qu'il n'y a plus d'endroit où revenir.

Hantise

Ces différentes perspectives nous permettent de mieux saisir les contours de la proposition de Flusser. La retraite est la condition nécessaire pour retrouver un agir politique dans un environnement où l'éducation, la politique et l'organisation sociale ont été technologiquement neutralisées. Les algorithmes actuels peuvent produire du texte et des images. Sauf que ce ne sont pas des textes et des images, mais toujours des probabilités. Lorsqu'un programme algorithmique engage une

²⁹ François Rabelais, *Gargantua*, version en français modernisée de l'Université de Tours. On se rappelle aussi l'histoire rapportée par Walter Benjamin, qui dit qu'au moment de l'insurrection de la commune de Paris, plusieurs insurgés, en plusieurs lieux de Paris, se seraient mis à tirer sur les horloges. On voit donc un fil, ou plutôt des aiguilles, reliant six siècles d'histoire de la gouvernance par la division non pas du travail mais du temps.

conversation ou produit une image, celles-ci ne s'adressent pas à nous, mais à une version statistique de nous-même, à la marionnette qui se nourrit des traces digitales que laissent nos interactions numériques et nos actions numérisées. Les algorithmes produisent des simulations basées sur des probabilités. Ceux qui l'oublient se retrouvent pris dans cette simulation. Le cadavre digital de Carrie Fisher qui joue dans un épisode de *Star Wars* ou la manipulation d'élections par Cambridge Analytica sont des exemples déjà dépassés de ce problème. Et ce ne sont sans doute pas les pires. En tant qu'être humains dans une société cybernétique nous sommes hantés par nos doubles statistiques, chaque interaction algorithmique s'adresse à eux et nous ne pouvons que nous y plier ou vivre avec un décalage kafkaïen irrémédiable.

La retraite n'est pas une facilité et doit être façonnée par et pour la pensée. Il ne s'agit pas d'une organisation sociale ou d'une quête spirituelle, mais d'une nécessité politique pour celles et ceux qui ne peuvent ni combattre ni accepter leur situation. Elle prend en compte l'asymétrie fondamentale du pouvoir qui entrave tout projet révolutionnaire. Elle prend en compte l'impossibilité de faire face à l'effondrement et l'écueil du techno-solutionnisme. La retraite doit être pensée depuis une règle, cette règle n'étant pas comme le rappelle Agamben une série de contraintes, mais une « forme de vie. » Cette même idée apparaît dans le séminaire de Roland Barthes, lorsque le philosophe se pose la question suivante : « À quelle distance dois-je me tenir des autres pour construire avec eux une sociabilité sans aliénation, une solitude sans exil ? ³⁰ » Cette distance demande la préservation des rythmes individuels, ce que Barthes appelle « idiorythmie. » C'est dans les rythmes que s'élabore la possibilité d'une existence commune. Ces distances et des écarts fournissent la possibilité d'articuler une pensée ou une action hors de leur circulation comme marchandises.

Si l'on revient une dernière fois à l'exemple du « véritable photographe » et de son jeu avec les appareils, la reconnaissance de la photographie comme art dans les années 1980 a souligné la spécificité du geste du photographe... pour mieux transformer ses images en marchandises. Pour cette raison, le jeu avec l'appareil pourrait n'être qu'une étape et le pas suivant être un mouvement de retrait. Ce qui définit le photographe par opposition au « mitrailleur » ce n'est pas que le photographe est plus doué, mais qu'il peut décider de ne pas prendre la photographie. Son rôle est précisément de résister au programme de l'appareil qui lui commande d'appuyer sur le bouton. La photographie, on l'a bien vu, participe du programme cybernétique, et pourtant elle ne peut empêcher que le photographe échappe à son programme. Henri Cartier-Bresson ou Sergio Larrain, après avoir poussé très loin leur jeu avec la photographie, ont tous deux cessé de faire des photographies,

³⁰ Roland Barthes, « Comment vivre ensemble ». *Cours et séminaires au Collège de France (1976-1977)* [texte établi, annoté et présenté par Claude Coste], Seuil / IMEC, Paris, 2002, p. 28.

ce que l'on peut envisager comme la continuité de leur activité de photographe. Garry Winogrand n'a jamais cessé de faire des images, mais il a en partie cessé de les regarder. À sa mort on a découvert des centaines de films exposés mais jamais développés. Au lieu de nourrir l'infrastructure du visible, ses images étaient les simples déchets de son regard.³¹ L'intégration de l'art bourgeois dans le système d'échange accéléré par la technologie a permis à l'art d'accomplir la destinée industrielle théorisée par Adorno. Le mouvement vers l'art conceptuel a pu être une tentative d'échapper à cette destinée, mais en 1982, au début d'une crise économique qui dure encore et dans les premiers temps d'un retour au conservatisme artistique, Lawrence Weiner suggère : « il est raisonnable de penser que des négociations prolongées avec une structure qui ne serait pas accommodante n'est pas le rôle et ou l'usage ni de l'art, ni de l'artiste. » Cette possibilité pour l'art d'exister à distance, sans être nommé, peut-être même sans être réalisé, sans auteur ni signature, pourrait bien être l'aboutissement de notre jeu avec le programme et une forme de retraite.

Ce principe, à plus grande échelle, implique la nécessité de renoncer au règne de la visibilité. Disparaître revient à cesser de s'exprimer pour quêter l'attention des algorithmes. Cela veut dire que l'on devient inintelligible et invisible, que l'on ne peut plus recevoir d'ordres ou de rétributions. Nous sommes toujours présents, mais nous nous déplaçons dans les zones blanches. Configurés selon une autre logique et une autre éthique, nous sommes dans le programme mais il ne peut pas nous voir. Depuis cette perspective, on peut envisager la retraite comme un moyen de s'échapper depuis l'intérieur des programmes. La retraite ne s'oppose pas à la cybernétique, elle revient à occuper ses angles morts. L'espace n'est pas confortable, mais il est accessible au seul coût d'un déplacement métaphysique. Dès lors que l'on occupe la part de nous-même qui n'est pas mesurable, on sort de la loi cybernétique. Il devient possible de se déplacer dans le programme et à travers lui, il devient possible de raisonner selon une autre vision du monde. Cela ne peut s'opérer uniquement au niveau des appareils, cela doit se situer sur le plan des programmes, en tant qu'ils déterminent l'idée, la mesure et l'espace dans lequel nous sommes pris. Échapper aux programmes revient à élaborer une « forme de vie. » L'œuvre d'art pourrait n'œuvrer que si elle n'est pas identifiée comme telle, l'action politique pourrait n'être effective que si elle échappe à son identification comme telle, l'invisibilité pourrait être la condition de l'action. On retrouve à nouveau Malaparte qui relève avant la révolution d'Octobre, la pratique de « manœuvres invisibles » : c'est ainsi que l'on se figure la retraite proposée par Flusser. Celle-ci ne nie pas le cyber-capital, il le hante. Lorsque nous cessons d'être mesurables, nous cessons d'être visibles et gouvernables, nous devenons des fantômes dans la machine et cela pourrait être le seul moyen de redevenir réel.

³¹ Garry Winogrand est souvent cité pour avoir dit : « Je prends des photographies pour voir à quoi ressemblent les choses quand elles ont été photographiées. », une position de témoin de la relation entre le monde et l'appareil.